

EXTENSIONS
SÉMIOTIQUES



MÉDIATIONS VISIBLES ET INVISIBLES

ESSAIS CRITIQUES SUR LES DISPOSITIFS MÉDIATIQUES
CONTEMPORAINS

La vie sociale n'est pas seulement faite des rapports que nouent entre eux les êtres humains. Elle s'accompagne toujours, depuis la route entre les maisons jusqu'aux réseaux sociaux en ligne, de dispositifs de médiation qui facilitent les échanges et les conditionnement. Ces dispositifs, en raison de leur fonction même, doivent se rendre accessibles aux usagers, tout en se faisant oublier d'eux.

Les autrices et auteurs qui ont contribué au présent ouvrage s'attachent à décrire les modalités de cet équilibre, entre visibilité et invisibilité, dans les dispositifs médiatiques contemporains, et à questionner les valeurs et effets de sens produits par leurs mises en œuvre techniques et sociales.

Sémir Badir et **Christine Servais** travaillent à l'université de Liège. Ils collaborent par leurs approches croisées en sémiotique et en étude de réception aux recherches du laboratoire d'études sur les médias et la médiation (LEMME) de cette université.



CEMÉS
Centre de recherches
en médiation et médiosémiotiques



UNIVERSITÉ
DE LORRAINE

crem
centre
de recherches
EMME sur les médiations
communicationnelles, sémiotiques et sociales

[lemme]

laboratoire d'étude sur les médias et la médiation

Couverture : © Photo by Luis Villasmi on Unsplash

www.editions-academia.be

ISBN : 978-2-8061-1064-5

22 €



ACADEMIA



9 782806 106445

Sémir Badir et Christine Servais (dir.)

Sous la direction de

Sémir Badir
et Christine Servais

EXTENSIONS
SÉMIOTIQUES

MÉDIATIONS VISIBLES ET INVISIBLES



ACADEMIA

**MÉDIATIONS VISIBLES
ET INVISIBLES**

EXTENSIONS SÉMIOTIQUES

Collection dirigée par Sémir Badir (FNRS, ULiège)

« Extensions sémiotiques » est une collection éditoriale consacrée à l'accroissement des domaines d'application des concepts sémiotiques. Elle offre en particulier une plate-forme d'attentions et de complémentarités entre pensées sémiotiques et études relatives aux pratiques culturelles contemporaines.

Dans la même collection

Pauline Escande-Gauquié & Valérie Jeanne-Perrier (dir.), *Médiations de la mode*, 2021.

Ralitzza Bonéva, *L'Homme du sous-sol. Dostoïevski, Bresson, Seidl*, 2021.

Nicolas Couégnas & Aurore Famy (dir.), *Le sens du terrain. Ethnosémiotiques*, 2021.

Francis Édeline, *Entre la lettre et l'image. À la recherche d'un lieu commun*, 2020.

Driss Ablali & Erik Bertin (dir.), *Sociabilités numériques*, 2020.

Maxime Fabre, *Photographie de presse. Régimes de croyance*, 2020.

Anthony Mathé, *Le corps à sa façon. Regards sémiologiques sur la mode ordinaire*, 2019.

Herman Parret, *Structurer. Progrès sémiotiques en épistémologie et en esthétique*, 2018.

Sémir Badir & François Provenzano (dir.), *Pratiques émergentes et pensée du médium*, 2017.

*Sous la direction de
Sémir Badir et
Christine Servais*

MÉDIATIONS VISIBLES ET INVISIBLES

Essais critiques sur les dispositifs
médiatiques contemporains



Avec la participation financière de l'Université de Lorraine.

D/2021/4910/82

ISBN : 978-2-8061-0644-5

© **Academia-L'Harmattan s.a.**

Grand'Place, 29

B-1348 Louvain-la-Neuve

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays sans l'autorisation de l'éditeur ou de ses ayants droit.

www.editions-academia.be

Introduction

Vers une critique de la médiation

Sémir Badir & Christine Servais

Le présent ouvrage n'entend pas répondre à la question « Qu'est-ce que la médiation ? », mais cherche à instruire les environnements et situations où elle intervient, que ce soit comme notion opératoire et/ou comme dispositif fonctionnel. Les contributeurs et contributrices font d'ailleurs un usage différencié du terme *médiation*. Pris dans son ensemble, l'ouvrage constitue de ce point de vue un répertoire des manières dont il est possible d'en faire usage pour désigner une série de manifestations de produits culturels et médiatiques dans l'espace public (réel comme numérique), du simple intermédiaire technique au dispositif actif, étant entendu que choisir tel ou tel usage de la notion modifie la manière dont on va considérer que la signification se construit.

Les textes rassemblés ici adoptent un regard critique dans la mesure où ils s'arment de savoirs et méthodes pour accomplir ce choix. Comme la médiation n'est pas directement l'objet de ces savoirs, précisons la manière selon laquelle ils s'articulent autour d'elle : la critique ne s'exerce pas seulement sur la médiation, mais aussi *par* elle, c'est-à-dire en envisageant ce que le fait de considérer les dispositifs médiatiques comme médiations permet de dire ou de ne pas dire, de voir et de ne pas voir, selon la diversité des usages et des situations où elle est appliquée.

Deux cas de figure se présentent en effet, que les termes *médiation* et *médiatisation* permettent souvent (mais pas nécessairement) de distinguer. La médiation est toujours, étymologie

oblige, un *moyen*. Quand ce moyen se donne comme mode de résolution face à un problème donné, ou du moins comme facteur de facilitation à l'égard d'un certain objectif, la critique consiste à examiner dans leur ensemble les effets produits par la médiation, y compris des effets non désirés ou non déclarés. Mais lorsque la médiation est simplement à disposition, comme moyen technique nouveau (c'est-à-dire comme forme de médiatisation), alors la critique cherche à projeter, en avant des accès qu'elle propose, le sens vers lequel tend son usage.

Des formes de médiation sont proposées par des dispositifs médiatiques particuliers : voilà l'hypothèse sur laquelle les chercheurs et chercheuses qui ont contribué au présent ouvrage ont pris appui pour mener leurs analyses. Non seulement les dispositifs techniques peuvent être décrits comme médiation mais en outre, en les décrivant comme tels, on est en mesure d'en faire saillir des aspects critiques.

Balises méthodologiques

Les contributions qui suivent sont en effet avant tout soucieuses de *décrire* ce qu'elles interrogent. On doit même considérer que le questionnement commence par chercher à comprendre comment il convient de rendre compte de la médiation, pour ne pas manquer une condition de son fonctionnement ni un aspect de l'effet produit. À cet égard, les méthodes d'analyse éprouvées pour d'autres objets d'étude se révèlent utiles ; elles apportent systématisme et précision sur des terrains très peu balisés, épais (on risque de s'y enfoncer) et pentus (le risque ici est de suivre trop rapidement la direction qui se présente). Une analyse des médiations se donne souvent à voir sur des terrains « hors-piste », pour ainsi dire. Par exemple, les publications d'influenceurs, les dérivés du jeu *Minecraft* ou les affiches dites « barbouillées » offrent des terrains non seulement peu étudiés mais en somme assez peu connus, sinon des spécialistes, en tout cas de tout un chacun. D'où la nécessité, pour nos auteurs et autrices, de commencer par décrire ces terrains.

Certes, les dispositifs médiatiques contemporains se font connaître par des formes susceptibles de servir de documentation à leur étude. Encore n'est-il pas toujours simple de

constituer ces ressources : sites Internet qui n'ont pas tous des modes pérennes d'archivage (en particulier les applications des réseaux sociaux), textes périphériques (manuels d'utilisation, contrats de licence, chartes de fondation...), représentations graphiques de résultats (tableaux, schémas, diagrammes, signalétique diverse), transcriptions d'interactions orales et autres formes discursives liées aux pratiques sociales quand celles-ci sont pour moitié institutionnalisées et, pour autre moitié, ouvertes à l'appropriation individuelle, etc. Un soin particulier a dès lors été pris par les contributrices et contributeurs du présent ouvrage afin que la description procure un encadrement à chaque pratique de médiation considérée dans son émergence et son développement.

Les analyses sémiotiques ou rhétoriques, comme par ailleurs le mode d'enquête philosophique, permettent de tirer à partir de ces observations premières, par recoupements, catégorisations et généralisations, des inférences sur le sens que les différents acteurs sociaux (concepteurs, administrateurs de service, utilisateurs et usagers) confèrent à ces pratiques médiées et/ou médiatrices. Le cas, analysé dans le volume, du *fact-checking* en offre un exemple net : ce service de médiation offert par la presse généraliste se double d'un discours d'auto-justification. La critique est ainsi, en premier lieu, une critique *épistémique* ; elle organise et fait écho à la réflexivité cognitive que manifestent bien souvent, au sujet de ces pratiques, les discours documentés. Produire un dispositif médiatique, quel qu'il soit, équivaut en effet à inscrire des formes de pratiques dans des formes langagières.

Ces analyses conduisent dans un second temps à une critique sociale, toute médiation étant liée à des jeux d'influence et des enjeux de pouvoir. On peut distinguer différents aspects, comme ils sont mis à l'œuvre dans les études du présent ouvrage, de cette critique sociale.

Une critique *mythologique*, dans le sillage de Roland Barthes, découvre dans les pratiques « ordinaires », qui ont pour elles un air d'évidence, des valeurs de représentation pour lesquelles les acteurs sociaux, individuels et collectifs, se trouvent en confrontation. Or les médiations sont des représentations « concrètes » — rappelons qu'en anglais *concrete* signifie « béton » ; c'est bien

cela qu'il faut entendre ici : des représentations en béton, stables quoique friables, en usage dans l'espace commun.

Une critique *idéologique*, à la manière d'Adorno ou d'Althusser, décèle les prises de position qui engagent des groupes sociaux de manière différenciée dans des pratiques en partage, par exemple selon les divers aspects de la vie urbaine. Les manières et représentations considérées dans leurs changements par des usages techniques font corps, elles participent de « pensées » collectives ou de « mentalités » sociales, elles forment des *systèmes*. Ce qui se conçoit à travers une critique idéologique, c'est le caractère envahissant de ces représentations, nullement cantonnables à tel ou tel secteur d'activités. Refusant la théorie du reflet, il faut considérer que l'objectivation des médiations dans les articles qui suivent, bien qu'elle ne soit pas seulement construite pour elle-même, ne cherche pas pour autant ailleurs le principe de leur organisation, tel qu'il se « refléterait » en elles. Les médiations sont un observatoire privilégié d'un état de société et le donnent à lire *a priori* selon n'importe lequel de ses aspects.

Une critique *politique*, comme la présentent Derrida ou Rancière, envisage la manière dont les moyens, surtout quand ils se stabilisent dans des techniques, déterminent les formes de collectivité et d'interlocution. Des changements causés par l'introduction de médiations, que celles-ci aient lieu dans la vie urbaine ou dans l'environnement numérique, il convient de mettre en avant l'aspect contraignant pour les individus ; car ces changements définissent des rapports de pouvoir.

Aucune de ces menées critiques ne va de soi. Dans la langue ordinaire, les mythes sont supposés ne provenir que de récits traditionnels, les idéologies sont incarnées dans des décisions politiques, juridiques ou législatives, et le politique relèverait des actions d'hommes et de femmes particuliers (les hommes et femmes politiques). De fait, chacune des notions mentionnée ici est employée d'après un langage et une conception philosophique ou savante qui sollicite la démarche critique.

La critique de la médiation, comme elle se dessine dans cet ouvrage, pourrait en somme compléter, si elle ne la supplée, la critique de l'information, aux titres, premièrement, de description raisonnée de certaines pratiques sociales grâce aux traces

que celles-ci laissent au sein des dispositifs et, deuxièmement, de réflexion nourrie par le travail des sciences humaines (en particulier des sciences du langage et des sciences de la communication) ainsi que par la philosophie afin de réverbérer les causes et les effets de ces mêmes pratiques.

Transparence, collectivité

Sans galvauder les résultats des études qui suivent, on peut repérer deux motifs d'analyse qui y trouvent une récurrence certaine : la transparence et la collectivité (cette dernière reprise parfois sous le mot de *communauté*, non sans que la variété des désignations ne soit l'occasion de précisions conceptuelles). Nous nous bornons à annoncer ces motifs, sans entreprendre l'étude que, naturellement, chacune de ces notions peut susciter, dès lors qu'ils servent la cohérence du volume par delà la diversité des situations abordées dans chaque contribution particulière.

Transparence. — La médiation ajoute, au regard de la notion de communication, la présence nécessaire d'un dispositif sur lequel portent diverses formes de soupçon : soupçon intuitif et spontané, de la part de qui entend viser un fait, une vérité « en tant que telle » ou la réalité tout court, en vue de sa *dénonciation* ; soupçon construit et expert pour une *maîtrise* accrue, si l'on admet n'avoir accès qu'à des représentations ; soupçon savant, enfin, dans le cas d'une critique qui vaut pour *explication*, quitte à ce que la pratique de celle-ci contribue à atteindre l'un ou l'autre objectif précité. Il s'ensuit que la médiation est souvent atténuée, voilée, voire déniée dans son instauration même, afin de prévenir au moins la première forme de soupçon. À l'opacité à laquelle on oppose la transparence quand il s'agit de langage et de savoir (transparence de l'énonciation, transparence des procédures méthodologiques, etc.), viennent s'ajouter les notions de déguisement et de secret lorsque sont considérés, comme les situations de médiation y obligent, des rapports de pouvoir. La transparence peut ainsi devenir un discours, un paradigme, une idéologie qu'une critique de la médiation va chercher à rendre tangible.

Collectivité. — Nous disions que l'étymologie permet de voir dans la médiation un moyen. Le même étymon (*medius*) invite aussi à lui conférer un *milieu*. Objectivé, le milieu a pour synonymes la situation ou l'environnement. Toute pratique sociale implique des individus investis par des identités, des représentations, des habitudes et toutes autres propriétés qui les rendent aptes à interagir. Les situations de médiation sont des milieux privilégiés pour ces interactions, et les médiations sont les moyens même par lesquels ces situations s'instaurent et se stabilisent en collectivités. On ne s'étonnera donc pas si la critique de la médiation porte un intérêt marqué à la formation, la transformation et la représentation de ces collectivités, en particulier dans les rapports de pouvoir qui s'exercent sur elles par le biais des médiations ainsi que dans ceux qu'elles produisent en retour par leurs moyens.

Transparence et collectivité : la conjonction de ces deux motifs d'analyse nous paraît témoigner de ce que les dispositifs médiatiques contemporains sont pris dans des enjeux tout à la fois de visibilité et d'invisibilité, tendus par conséquent entre des injonctions contradictoires. D'un côté, en effet, ces dispositifs sont dédiés à un rôle ancillaire, pour des usagers supposés en recevoir un service individualisé, voire personnalisé. Toutefois, d'un autre côté, ces mêmes dispositifs jouent un rôle constitutif pour ces usages, orientant par là les pratiques collectives et sociales qu'ils servent.

Présentation des contributions

Erik Bertin s'attache à considérer la manière dont les industries du numérique développent des logiciels traitant les corpus massifs d'images (ceux-là qu'on reprend, même dans la littérature en français, sous leur appellation anglophone d'origine : *big data*). Ce traitement ne se limite pas, comme il en est dans un environnement matériel (analogique), à manipuler un objet préexistant. Le traitement logiciel fait *advenir* l'objet, en le rendant observable. En particulier, la manière dont le logiciel *Azure Vision* de Microsoft traite les images consiste à les transformer en données textuelles quantifiables. L'auteur s'attache alors à qualifier la transformation ainsi opérée en

déconstruisant ce paradoxe apparent. Car le traitement se veut neutre (une opération purement technique), mais une telle neutralité n'est pas elle-même sans effets de coercition : sur les images, dont il cherche à éliminer toute ambiguïté, toute complexité ; sur les manières de l'appréhender, qui réduit l'apport de l'image précisément au degré de confiance qu'on peut assigner à sa transformation en données textuelles.

Enzo D'Armenio s'intéresse pour sa part à l'activité des influenceurs sur les réseaux sociaux. À l'origine médiateurs de contenus publicitaires, les influenceurs deviennent bientôt, grâce à leurs succès d'audience, les producteurs des objets qu'ils promeuvent, un peu à la manière dont les acteurs hollywoodiens sont devenus les producteurs des films où ils tiennent le haut de l'affiche. Ce succès est objectivé grâce aux médiations numériques qui, loin de se limiter à un sondage, publient le chiffre exact de leur réception (les vues ou *shots*), de fidélisation de leur public (leurs suiveurs ou *followers*) et de satisfaction (par les *j'aime* et *je partage*). De la sorte, la circulation de la marchandise, jouet ou livre de poésie, instaure ce que D'Armenio nomme une « économie de la valeur », dès lors que les diverses formes d'identification que provoquent les médiations de cette marchandise construisent de nouveaux types de collectifs.

Les auteurs de la troisième contribution, *Pierre-Yves Hurel*, *Alexis Messina* et *Maxime Godfirmon*, rapportent l'expérience d'une animation didactique menée à l'université de Liège à partir du jeu vidéo de construction *Minecraft*. Alors que les animateurs du projet proposaient d'employer le jeu avec l'idée que le virtuel est susceptible de « faire médiation » vers le réel grâce à la réflexion imposée par la reconstruction d'un quartier urbain au sein du jeu, les auteurs rendent compte d'observations plus nuancées selon lesquelles la valorisation de l'espace virtuel se voit déliée de celle de l'espace réel reproduit. Dans cette expérience dirigée, l'espace virtuel tend en effet à devenir pour les joueurs participants un objet de valeur propre, non seulement sous la forme d'une œuvre (que chacun peut signer et modifier à son gré), mais aussi, précisément, sous l'aspect d'un espace (à visiter et à « habiter » par des effets de personnalisation).

Le projet de l'asbl *Art au Centre*, développé dans le centre-ville de Liège, est celui d'une exposition d'art couplée à la

promotion de locaux commerciaux à louer. *Alexandre Lansmans* démontre, dans les différents discours tenus par ses concepteurs selon le public visé (passants ou propriétaires), ainsi que par la réception à laquelle le projet a donné lieu dans les médias et sur les réseaux sociaux, toute l'ambivalence d'un tel projet où des œuvres d'art bénéficient d'une médiation culturelle innovante mais sont elles-mêmes supposés servir de faire-valoir commercial, limitant par là-même la portée et l'intention donnée aux œuvres par les artistes.

C'est à nouveau l'espace urbain qui sert de terrain d'investigation de la contribution suivante. *François Provenzano* s'intéresse au phénomène socioculturel du barbouillage anti-publicitaire (recouvrements et inscriptions parasites sur des publicités) dont les effets de sens méritent d'être distingués des actes de détournement publicitaire. Alors que ces derniers ont un message explicite visant à se démarquer du contenu d'une publicité, le barbouillage entend s'opposer au dispositif publicitaire dans sa généralité en le révélant par des actions produites, le plus souvent, sur le site même de son affichage. La contradiction qu'apporte le barbouillage met à mal l'équivoque du discours publicitaire, lequel avance une communication esthétique, supposée « gratuite », pour mieux atteindre des objectifs pratiques d'achat. Surtout, le barbouillage réhabilite l'espace public comme occasion constamment renouvelée de délibération, dans l'esprit d'une démocratie directe.

Afin de combattre les *fake news*, le journalisme a depuis peu investi et promu le *fact-checking*. L'anglicisme de cette expression, en miroir de la première, conserve assez d'opacité en français pour que des journalistes commentent son sens et justifient son instauration. Ce discours « d'escorte » est regardé de près par *Élise Schürgers*, dans le but de déterminer quelles fonctions est supposée remplir la « vérification des faits » à laquelle sont dédiés désormais des rubriques de journaux, des programmes radio et des émissions de télévision. C'est assurément une image valorisante du journalisme que cherche à produire un tel discours, tablant sur la consensualité de ses valeurs (d'objectivité et de rationalité, principalement), mais qui risque aussi, par contrecoup, de minimiser un travail énonciatif

(d'intersubjectivité et de construction du réel) non moins nécessaire.

La transparence énonciative invoquée par de nombreux dispositifs médiatiques contemporains est également au centre des réflexions de *Christine Servais*. Au contraire d'autres dispositifs d'énonciation médiatique dévolus à rendre public un contenu de représentation, telles la révélation d'une information ou l'« apparition » d'un monde, à partir duquel le dissensus devient possible, la « captation » ne donne pas véritablement lieu à une scène d'échange et d'interlocution. Quand l'énonciateur s'efface au profit d'une captation anonymisée, on évacue du même coup toute adresse vers un destinataire, sauf à considérer une énonciation rabattue sur un dispositif technique équivalant, en somme, à ce que peut montrer une caméra de surveillance. Aussi la transparence énonciative révèle-t-elle un enjeu proprement politique : elle ne construit guère de collectivité, en tout cas pas une collectivité capable de faire sien un monde.

Sémir Badir propose un pas de côté, ou plutôt un pas de recul, en considérant la médiation à l'aune d'une histoire des idées. La médiation est tenue pour ce dispositif de langage qui se conçoit à plus de deux sujets parlants, alors que l'expression et la communication se suffisent, respectivement, d'un sujet parlant et d'une interlocution à deux sujets parlants. À la manière de la sédimentation des épistémès prévue par l'archéologie du savoir, une archéologie de l'action dans la vie sociale, basée sur ces différents dispositifs de langage, permet d'envisager la sédimentation des idéologies. Dans l'ouverture de cette perspective, Badir avance que la médiation supporte un idéal de communautarité, bien illustré par les réseaux sociaux ou Wikipédia, selon lequel toute action d'un sujet parlant se donne avant tout pour participation à une communauté.